

CARLO RIM

MÉLISANDE

et

L'AUTOMATE

roman

nrf

GALLIMARD

**MÉLISANDE
ET L'AUTOMATE**

DU MÊME AUTEUR

nrf

- DES CLOWNS ET DES SOLDATS (*Les Cahiers du Sud*).
HONORÉ DAUMIER (*Nouvelle Revue Critique*).
LES MIMES D'HÉRONIDAS (*Denoël et Steele*).
TOUT EST FOUTU ! (*en collaboration avec Maximilien Vox.*
Les Illustrés Français).
MA BELLE MARSEILLE (*Denoël et Steele*).
DAUMIER OU LES RÉGIMES A L'ESSAI (*Arthaud*).
MONSIEUR LE PARLEMENT (*dessins. Baudinière*).
SKETCHES RADIOPHONIQUES (*Editions L'Indépendant*).
LES AVENTURES DE MONSIEUR VIRGULE (*L'Imagier*).
TRAVELLING ET SEX-APPEAL (*Editions de Paris*).
FERNANDEL (*Collection Masques et Visages. Calmann-Lévy*).

CARLO RIM

MÉLISANDE

et

L'AUTOMATE

roman

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is a stylized, cursive script of the lowercase letters 'nrf'. The 'n' and 'r' are connected, and the 'f' has a long, sweeping tail that curves under the 'r'.

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

6^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage, trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont trente numérotés de 1 à 30, et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

à *JEAN-PIERRE*



L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

NIETZSCHE.
Zarathoustra.

I

La nuit était épaisse et il pleuvait. Laharpe poussa la porte de l'asile, erra à travers des ronflements avant de trouver un grabat inoccupé où il se laissa choir. Il rota d'aise, détendit ses jambes raidies de froid, posa ses godasses ruisselantes sur la figure d'un homme qui se dressa d'un bond et le reconnut, à la clarté de la veilleuse.

— Laharpe ! Ben, mon cochon !

— Balthazar !

Ce fut une étreinte d'hommes, ridicule et touchante. Balthazar sortait de Fresnes et Laharpe de Poissy, et voilà qu'ils se retrouvaient au fond de cet asile, dès le premier soir de leur liberté reconquise. Une si surprenante rencontre les secoua d'abord d'un gros rire, puis ils lâchèrent, en signe d'allégresse, une série de jurons si bruyants que tout le monde en fut réveillé. Laharpe, ayant reçu sur le crâne une gamelle vide, s'assoupit aussitôt, et tous deux sombrèrent dans un sommeil fraternel.

Le lendemain commença pour eux une vie nouvelle. Laharpe avait proposé à Balthazar une chose singulière. Il s'agissait pour eux de redevenir, ou plus exactement de devenir honnêtes. Leur vieille expérience de filous malchanceux pouvait, dans une certaine mesure, expliquer une semblable résolution. Ils choisissaient l'honnêteté, non point pour la beauté de la chose, car ils étaient encore trop invulnérables aux attraits de la vertu, mais comme un moyen original, une possibilité inédite et peut-être efficace de se débrouiller sans avoir à redouter les rigueurs d'une justice pointilleuse.

Ils s'installèrent dans un réduit si cruellement mansardé qu'on ne pouvait se tenir debout que sur une infime partie de sa superficie. Une chaise dépaillée, une table bancale, un lit-cage aux ressorts épuisés composaient leur mobilier, et pour tout ornement il y avait sur le mur une lithographie coloriée représentant le général de Mac-Mahon à Magenta. La lecture assidue des petites annonces, leurs longues pérégrinations à la recherche d'une position sociale demeurèrent d'abord sans résultat. Parfois ils se regardaient sans rien dire, d'un œil bizarre. Leur estomac criait famine, et d'une voix de plus en plus menaçante. Un matin, Laharpe confia à Balthazar :

— Des fois qu'on se tromperait ?

— Explique-toi.

— Un type qui a été longtemps à la diète, on ne lui donne pas à bouffer du bifteck le premier jour de sa convalescence. On lui refile un bouillon d'herbes, un œuf à la coque, une biscotte... L'hon-

nêteté, c'est pareil, faut y venir prudemment, histoire de ne pas s'abîmer l'organisme. Par étapes en quelque sorte. Je ne sais pas si tu piges bien ?

Pour toute réponse, l'autre décrocha sa casquette, ouvrit la porte et sortit. Il revint quelques instants après, et sans articuler une parole, tira de sa poche quatre billets de mille francs qu'il posa sur la table, devant Laharpe.

— Où t'as trouvé ça ?

— Dans la poche d'un birbe qui en écrase sur un banc du square.

Laharpe hocha la tête, prit un billet et rendit les trois autres à Balthazar.

— C'est bon. On a besoin de mille balles, pas un rond de plus. Rapporte ça à ton bonhomme.

— Hein, sursauta Balthazar, tu veux que j'y donne notre fric ?

— On refuse le superflu pour n'accepter que l'indispensable, en attendant de pouvoir faire mieux. L'honnêteté, c'est comme la boxe, elle a ses amateurs et ses professionnels, et pour le moment, nous deux, on débute, on est en plein rodage. Tu as compris, mon petit pote ?

Le petit pote saisit les trois billets et alla vers la porte, en maugréant.

— Ce que tu peux être cave.

Laharpe l'arrêta d'un geste.

— Fais gaffe de pas te faire piquer !

Balthazar eut un haut-le-corps indigné.

— Que je me fasse cravater comme un voleur quand j'allonge des biftons à un type ! Ça serait le monde à l'envers !

Ils vécurent ainsi quelque temps, empruntant de-ci de-là à des personnes qu'ils ne connaissaient pas les petites sommes nécessaires à leur subsistance. Un soir, Laharpe fit irruption dans la soupenne, hilare.

— Ça y est ! J'ai dégoté un filon ! Un « extra » aux pompes !

— Hein ?

— On boulonne une fois sur deux. Il y a le cachet plus les pourboires. Je commence demain !

Balthazar ne put réprimer un sourire.

— Tu vas être croque-mort ?

— Oui... et je me suis fait payer un enterrement d'avance.

Laharpe extirpa de ses poches un litre de beaujolais, de la mortadelle, un quart de gorgonzola et du pain. Et ce soir-là, ils n'ouvrirent plus la bouche que pour manger.

Le lendemain, vers quatre heures après-midi, Laharpe rentra chez lui, vêtu de son frac noir, ses oreilles écrasées sous le gibus de cuir bouilli. Il se laissa tomber sur la chaise et soupira.

— Qu'est-ce que t'as ? s'enquit Balthazar.

— J'ai rien.

— Ils t'ont déjà balancé ?

— Non.

A partir de ce jour, Laharpe sombra dans l'hypocondrie. Il perdit le sommeil avec l'appétit. Balthazar suivait avec inquiétude les progrès de ce mal mystérieux. Un soir que celui-ci dînait, à la lueur de sa bougie, Laharpe entra, plus morose que jamais. Il regarda son ami sans le voir, jeta

son lourd gibus qui roula au sol avec un bruit de casque, puis il s'accouda à la table et se mit à sangloter. Balthazar le considéra un moment, la bouche pleine.

— T'es pas cinglé de chialer comme un môme?

Laharpe leva sur lui des yeux noyés :

— Je peux plus... je peux plus ! Je suis trop sensible, je me donne trop... Les premiers temps, je me disais : « Tu t'y feras, c'est un bisnès comme un autre ! » Et je m'y fais pas...

— C'est pourtant pas des personnes de ta famille que tu inhumés.

— Ces cimetières, ces gens qui reniflent, ces voiles de deuil, ces couronnes, ça m'a à chaque coup... Pour une âme délicate, il y a des choses qui se raisonnent pas. Avant-hier, au moment où on descendait la bière d'un vieux schnock dans le caveau, l'ordonnateur m'a dit en douce : « Retenez vos larmes, mon ami, vous pleurez plus fort que la veuve ! » Et aujourd'hui, un neveu de la défunte a dû me consoler, avec des petites tapes dans le dos et m'emmener boire un godet à la *Cigarette du Père-Lachaise*.

— Faut pas que tu continues ce métier, tu finiras par te ruiner la santé. Demain, tu leur donneras ta démission et c'est marre.

— Je peux pas. Faut qu'on croûte !

Balthazar lui fit un bon sourire.

— J'ai trouvé un job cet après-midi.

Le visage de Laharpe s'éclaira.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une surprise.

Le visage de Laharpe se rembrunit.

— Un truc régulier ?

— Oui.

— Alors, ça va ! dit Laharpe.

II

Deux jours plus tard, Laharpe, qui revenait par les boulevards de chez Borniol à qui il avait restitué sa funèbre panoplie, aperçut, à la hauteur du carrefour Richelieu-Drouot, un rassemblement. Curieux de nature, il s'approcha. Des rires fusaient. Il fendit la foule et se trouva devant un extraordinaire spectacle : sous l'œil goguenard des badauds qui l'accablaient de leurs lazzi, Balthazar en habit noir et gilet blanc, ganté de beurre frais, un huit-reflets dans une main, une canne à pommeau d'argent dans l'autre, et le visage plus fardé que celui d'une fille galante, simulait un automate pour la réclame d'un tailleur voisin dont le nom et l'adresse s'étaient étalés sur son dos, en lettres jaunes. En vérité, Balthazar, moins doué encore pour le métier d'automate que ne l'était Laharpe pour celui de croque-mort, tentait avec des efforts touchants de singer les gestes mécaniques d'un robot, mais en vain. Sous les quolibets, il se sentit soudain paralysé de trac. Sur cette foule cruelle, il promena un regard éploré, et il vit Laharpe qui

rigolait avec ses bourreaux. Alors, il perdit tout contrôle. La colère l'enflamma. Il cria : « Les vaches ! » et se jeta sur les badauds en brandissant sa canne. Ce fut une sauvage mêlée. Laharpe voulut s'interposer. Le tailleur bondit hors de sa boutique, courut vers son automate dont le bel habit avait déjà perdu une basque dans la bagarre, et tenta de l'arracher à la fureur populaire.

Sans les agents qui survinrent à ce moment, Balthazar était lynché.

*
**

Le dîner des deux compères fut empreint de mélancolie. Rompu, tuméfié, Balthazar se coucha le premier. Laharpe s'assit sur le lit.

— M'est avis qu'on s'est gouré tous les deux. Si je fais un mauvais « croque », tu es encore plus toquard en automate.

— Sûr ! avoua Balthazar.

— Y a maldonne, faut redistribuer les cartes.

— Je t'écoute.

— En d'autres termes, fit Laharpe d'un ton un peu solennel, le destin nous montre notre route, il faut la suivre. Demain, tu iras chez Borniol, et si la place est encore vacante, tu la prendras. Tu as toutes les qualités d'un « croque ». Je t'ai vu en habit, tu ne manques pas d'allure.

— Je te remercie, fit Balthazar, flatté.

— Quant à moi, je me sens fait pour la profession d'automate. Je suis simulateur de naissance. Tu m'as vu à l'œuvre, à l'infirmerie du Dépôt...

CARLO RIM

MÉLISANDE ET L'AUTOMATE

Laharpe et Balthazar, truands de leur état, mais trop " résolument pusillanimes " pour réussir dans une profession entre toutes difficile, décident, après un sévère débat de conscience et quelques cuisants échecs, de redevenir, ou plus exactement de devenir honnêtes, histoire de voir...

Mais là encore, que de déceptions les attendent. N'est pas honnête qui veut, ils l'apprendront bientôt à leurs dépens.

Leurs timides débuts dans l'honnêteté étaient pourtant assez prometteurs : Laharpe en automate publicitaire et Balthazar en employé des pompes funèbres pouvaient beaucoup espérer de leur nouveau métier. Mais n'est-il pas écrit que les truands, fussent-ils de petite naissance, n'échappent pas à leur destin ?

Comment et pourquoi les deux compères vont participer à l'élaboration du *surhomme* annoncé par Nietzsche en se prêtant bon gré mal gré aux diaboliques machinations de l'étrange M. Gonzague et pour l'amour de Mélisande, la fille du démiurge, tel est le sujet de cette histoire mystérieuse, fantastique et burlesque que l'auteur a traitée dans le ton d'humour parodique et un peu insolite qui fit le succès de *Monsieur Virgule* et de *l'Armoire Volante*.

En imaginant l'alibi parfait, vieux rêve des mal-fauteurs en quête d'invulnérabilité, M. Gonzague trouvera-t-il enfin le moyen de donner à l'homme, ce méprisable " grain de foule ", la perfection que Dieu lui a refusée ?

Anatole France eût aimé ce conte de fées pour grandes personnes - cette farce en forme d'apologue.



Ce roman se transformera bientôt en film. Carlo Rim, qui est, comme on sait, l'un des plus brillants auteurs-metteurs en scène du cinéma français, le portera lui-même à l'écran.